

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 16 (1894)
Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XVI

N° 10

OCTOBRE 1894

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE FRANÇOIS HUBER

Par A.-P. DE CANDOLLE

Tiré de la *Bibliothèque Universelle*, Février 1832.

Tout ce qui rappelle l'idée d'une difficulté vaincue plaît en général à l'imagination des hommes. Les moins aventureux, les moins inventifs aiment à voir des exemples de la manière dont la force corporelle ou intellectuelle de leurs semblables a su vaincre des obstacles en apparence insurmontables, et c'est dans ce sentiment que tous les contes merveilleux des anciens temps ont pris leur origine. Ceux qui sont habitués à réfléchir se plaisent à suivre ces exemples dans leurs détails, à étudier les procédés par lesquels certains esprits ingénieux parviennent à surmonter, ou à tourner les difficultés. Si ces effets sont de courte durée, on les admire comme de simples météores; mais si l'obstacle est permanent et que les efforts ne se relâchent jamais, alors à cette admiration pour un élan d'esprit ou d'énergie momentanée, s'en joint une autre plus profonde pour cette force continue, pour cette volonté patiente, mais immuable, qui n'est donnée qu'à un si petit nombre de caractères. De pareils exemples doivent être consignés pour l'honneur de l'espèce humaine et pour l'encouragement de ceux qui à la vue de certaines difficultés tendent à se laisser détourner de leur but. Il est bon de montrer de temps en temps aux jeunes gens que, si la volonté ni la patience ne sont pas, quoiqu'on en ait dit, les seuls élémens du génie, elles sont au moins ses plus fermes auxiliaires, ses plus puissans véhicules, et des facultés tellement importantes qu'elles arrivent quelquefois, dans la recherche de la vérité, aux mêmes résultats que le génie même. Peut-être ces réflexions, tout ambitieuses qu'elles peuvent paroître au premier coup-d'œil, recevront-elles quelque force de l'histoire de l'homme auquel cette notice est consacrée.

François Huber naquit à Genève, le 2 juillet 1750, d'une famille honorable et chez laquelle la vivacité de l'esprit et de l'imagination semble héréditaire : son père, Jean Huber, a eu la réputation d'être l'un des hommes les plus spirituels de son temps, et se trouve souvent cité à ce titre par Voltaire qui appréciait sa conversation originale ; il étoit agréable musicien, faisoit des vers qu'on vantoit même dans le salon de Ferney, se distinguoit par des réparties vives et piquantes, peignoit avec facilité et avec talent ⁽¹⁾, excelloit tellement dans l'art des découpures de paysage qu'il semble avoir créé ce genre, sculptoit même mieux qu'il n'est donné aux simples amateurs de le faire ⁽²⁾, et à ces talens variés il joignoit le goût et l'art de l'observation des mœurs des animaux. Son ouvrage sur le vol des oiseaux de proie ⁽³⁾ est encore aujourd'hui consulté avec intérêt par les naturalistes. Jean Huber transmet presque tous ses goûts à son fils. Celui-ci suivit dans son enfance les leçons publiques du collège, et guidé par de bons maîtres y prit le goût de la littérature que la conversation de son père développait ; il dut encore à cette inspiration paternelle le goût de l'histoire naturelle ; il prit celui des sciences physiques dans les cours de De Saussure et en manipulant dans le laboratoire d'un de ses parens qui se ruinoit en cherchant la pierre philosophale. Doué d'une âme ardente il eut un développement très-précoce, s'étudia à observer la nature à l'âge où d'autres pensent à peine qu'elle existe, et sentit des passions vives à l'âge où d'autres ont à peine des émotions. Il sembloit que, destiné à être soumis dans peu à la plus cruelle des privations, il faisoit, comme par instinct, des provisions de souvenirs et de sentimens pour le reste de ses jours. Dès l'âge de quinze ans sa santé générale et sa vue commencèrent à s'altérer ; l'ardeur qu'il mettoit à ses travaux et à ses plaisirs, la passion avec laquelle il passoit les jours à l'étude, et les nuits à lire des romans à la faible lueur d'une lumière qu'on lui enlevait même quelquefois et qu'il s'étoit accoutumé à remplacer par la clarté de la lune, furent, dit-on, les causes qui menacèrent à la fois, et sa force et sa vue. Son père le mena à Paris consulter Tronchin pour sa santé et Venzel pour l'état de ses yeux.

Tronchin voulant combattre son état de marasme l'envoya passer quelque temps dans un village des environs de Paris (Stain), pour y vivre, s'il étoit possible, à l'abri de toute agitation ; on le réduisit à la vie d'un simple paysan ; il conduisoit la charrue et se livroit à tous les travaux rustiques ; ce régime eut un plein succès, et Huber garda de ce séjour à la campagne, non-seulement une santé inaltérable,

(1) Plusieurs tableaux de chasse, genre dans lequel il excelloit, et son propre portrait, sont déposés au Musée des Beaux-Arts, donnés par sa famille.

(2) On a conservé un trait de son talent, qui peint aussi son caractère : il présentoit un morceau de pain à son chien, de manière à le lui faire ronger en tout sens, et il en ressortoit un buste de Voltaire frappant de vérité.

(3) *Observations sur le vol des oiseaux de proie*, par Mr. Jean Huber. Genève, in 4^o, 1774.

mais encore un tendre souvenir et un goût particulier pour l'habitation des champs. Il aimoit à raconter l'hospitalité de ces bons paysans, leur esprit naturel, leur bienveillance pour lui, et les larmes qui, à son départ, coulèrent de ses yeux, de ceux des villageois et, dit-on, de ceux des villageoises.

L'oculiste Venzel regarda l'état de sa vue comme incurable; il ne crut pas possible de hasarder l'opération de la cataracte, alors moins connue qu'aujourd'hui, et annonça au jeune Huber la probabilité d'une prochaine et complète cécité.



FRANÇOIS HUBER

Cependant ses yeux, malgré leur foiblesse, avoient, dès avant son départ et depuis son retour, rencontré ceux de Marie-Aimée Lullin, fille de l'un des Syndics de la République; ils s'étoient trouvés souvent ensemble dans des leçons de danse. Un amour mutuel, tel qu'on le ressent à 17 ans, s'étoit établi entr'eux et étoit devenu partie de leur existence; ni l'un, ni l'autre ne pouvoient croire qu'il fût possible

de désunir leur sort, et cependant la chance toujours croissante de la prochaine cécité d'Huber décida M^r Lullin à refuser son consentement à cette union ; mais plus le malheur de son ami, du compagnon qu'elle s'étoit choisi, devenoit certain, plus Marie se regardoit comme engagée à ne pas l'abandonner. Elle l'aimoit d'abord par amour, puis par générosité et par une espèce d'héroïsme, et résolut d'attendre l'âge de sa majorité, alors fixée à 25 ans, pour s'unir avec Huber. Celui-ci sentant de son côté tout le tort que son infirmité faisoit à ses espérances, s'efforçoit de la dissimuler ; tant qu'il pouvoit encore discerner quelque clarté, il aimoit à faire illusion et à lui-même et au public ; il agissoit, il parloit comme s'il pouvoit voir, et trahissoit souvent son malheur par cette confiance. Ces sept années avoient fait une telle impression sur lui que pendant le reste de sa vie, à l'époque même où sa cécité vaincue avec tant d'habileté étoit un des titres de sa célébrité, il aimoit encore à la dissimuler : il vantoit la beauté d'un point de vue par ouï dire, ou par simple souvenance ; l'élégance du costume, la fraîcheur du coloris d'une femme, quand sa voix lui plaisoit ; et dans sa conversation, dans ses lettres, dans ses livres mêmes, il aimoit à dire, *j'ai vu, j'ai vu de mes yeux*. Ces mensonges innocens qui ne trompoient, ni lui, ni les autres, étoient comme autant de souvenirs de cette époque fatale de sa vie où chaque jour il voyoit s'épaissir les crêpes qui l'entouroient et où il pouvoit craindre qu'au malheur d'être aveugle il pût joindre celui d'être abandonné par l'objet de son amour ! Il n'en fut pas ainsi : M^{lle} Lullin résista à toutes les séductions, à toutes les persécutions même, par lesquelles son père cherchoit à la détourner de son projet, et dès le moment de sa majorité elle se présenta au temple conduite par son oncle maternel, M^r Rilliet-Fatio, et conduisant, pour ainsi dire, elle-même l'époux qu'elle s'étoit choisie lorsqu'il étoit heureux et brillant, et au triste sort duquel elle vouloit maintenant dévouer sa vie ! Une amie, une parente, une confidente intime étoit auprès d'elle ; cette amie c'étoit sa mère, et le récit de cette noce d'amour et de dévouement souvent raconté par elle dans ma jeunesse, se lie dans mon cœur à mon plus doux souvenir !

Mad. Huber se montra digne par sa constance, de l'énergie qu'elle avoit développée : pendant quarante ans qu'a duré cette union, elle n'a pas cessé de rendre à son époux aveugle les soins les plus touchans ; elle étoit sa lectrice, son secrétaire, faisoit des observations pour lui, lui évitoit tous les embarras que sa situation auroit pu faire naître. Son mari, faisant allusion à sa petite taille, disoit d'elle, *mens magna in corpore parvo*. Tant qu'elle a vécu, disoit-il encore dans sa vieillesse, *je ne m'étais pas aperçu du malheur d'être aveugle !* Cette union touchante a été mentionnée par des plumes célèbres ; Voltaire l'a souvent citée dans sa correspondance, et l'épisode du ménage Belmont dans *Delphine* ⁽¹⁾ est la peinture vraie, quoique un peu

(1) *Delphine*, par Mad. de Staël. III^e partie, lettre XIX.

gazée, de celui de Mr. et Mad. Huber. Que pourrois-je ajouter à un tableau tracé par de tels maîtres ! Et ne dois-je pas d'ailleurs me hâter d'arriver aux travaux qui ont placé Huber dans le rang des savants ?

On a vu des aveugles briller comme poètes, on en a vu se distinguer comme philosophes, comme calculateurs ; mais il étoit réservé à Huber de s'illustrer, quoique privé de la vue, dans les sciences d'observation et sur des objets si minutieux que les observateurs clairvoyants ne les distinguent eux-mêmes qu'avec peine. La lecture des ouvrages de Réaumur et de Bonnet, et la conversation de ce dernier, dirigèrent sa curiosité sur l'histoire des abeilles ; son séjour habituel à la campagne lui inspira le désir, d'abord de vérifier quelques faits, puis de remplir quelques lacunes de leur histoire ; mais pour ce genre d'observations il lui falloit, non pas seulement un instrument du genre de ceux que le travail d'un opticien peut fournir, mais un aide intelligent que lui seul pouvoit façonner à cet usage ; il avoit alors un domestique nommé François Burnens, remarquable par la sagacité de son esprit et le dévouement qu'il portoit à son maître. Huber le dressa à l'art d'observer, le dirigea dans ses recherches par des questions adroitement combinées, et au moyen des souvenirs de sa jeunesse et des témoignages qu'il recueilloit auprès de sa femme et de ses amis, il contrôloit les récits de son aide et parvenoit à se faire une image nette et vraie des moindres faits. *Je suis bien plus sûr, me disoit-il un jour en riant, de ce que je raconte, que vous ne l'êtes vous-même, car vous publiez ce qu'ont vu vos yeux seuls, et moi je prends la moyenne entre plusieurs témoignages.* Raisonement très-plausible, sans doute, mais qui ne dégoûtera personne de l'usage de ses yeux ! Il découvrit que la noce mystérieuse et si remarquablement féconde, de cette reine, de cette mère unique de sa tribu, ne se passe point dans la ruche, et qu'elle s'exécute dans les airs, à une élévation assez grande pour échapper aux yeux ordinaires, mais non à ceux de l'intelligence d'un aveugle aidé d'un paysan. Il décrivit en détail les conséquences des époques précoces, ou tardives, de cet hymen aérien. Il confirma par des observations multipliées la découverte de Schirach, alors encore débattue, que les abeilles peuvent à volonté transformer par une nourriture appropriée les œufs des ouvrières en reines, ou, pour parler plus exactement, des neutres en femelles ; il montra aussi comment certaines abeilles ouvrières peuvent pondre des œufs féconds. Il décrivit avec beaucoup de soin les combats des reines entr'elles, le massacre des faux-bourçons et toutes les circonstances singulières qui ont lieu dans une ruche, lorsqu'on y substitue une reine étrangère à sa reine naturelle. Il montra l'influence que la grandeur des cellules exerce sur la taille des insectes qui en proviennent ; raconta la manière dont les larves des abeilles filent la soie de leur coque ; prouva démonstrativement que la reine est ovipare ; étudia l'origine des essaims,

et donna le premier une histoire raisonnée de ces colonies volantes. Il prouva que l'usage des antennes est de permettre aux abeilles de se distinguer les unes des autres, et traça, d'après la connoissance qu'il avoit acquise de leurs mœurs, de bonnes règles sur leur administration économique; la plupart de ces observations délicates et qui avoient échappé à ses devanciers, furent dues à l'invention qu'il fit de diverses formes de ruches vitrées, l'une qu'il appelle *ruches en livre, ou en feuillets*, l'autre qu'il désigne sous le nom de *ruches plates*, qui permettent d'observer les travaux de la communauté jusque dans les moindres détails, et de suivre, pour ainsi dire, chaque abeille en particulier. Elles furent surtout facilitées par l'habileté de Burnens, et par son zèle pour la recherche de la vérité; il bravoit sans hésiter la colère d'une ruche entière pour découvrir le moindre fait, et on l'a vu s'emparer d'un énorme guêpier, malgré les douloureuses blessures d'une horde de frelons qui le défendoient. Qu'on juge par là de l'enthousiasme que son maître (et j'emploie ici ce terme dans le sens, non de la relation de maître à domestique, mais de celle d'instituteur à élève), qu'on juge, dis-je, de l'enthousiasme pour la vérité qu'Huber savoit inspirer à ses agens.

La publication de ses travaux eut lieu en 1792, sous la forme de lettres à Ch. Bonnet et sous le titre de *Nouvelles Observations sur les Abeilles* (1). Cet ouvrage frappa beaucoup les naturalistes, non-seulement par la nouveauté des faits, mais par leur rigoureuse exactitude et par la singulière difficulté contre laquelle l'auteur s'étoit débattu avec tant de talent. La plupart des Académies de l'Europe, et notamment l'Académie des Sciences de Paris, admirèrent peu à peu Huber au nombre de leurs associés; le poète Delille (2) célébra sa célérité et ses découvertes, et notre aveugle fut dès ce moment placé au premier rang parmi les observateurs les plus habiles, j'allois dire les plus clairvoyans.

L'activité de ses recherches ne fut ralentie, ni par ce premier succès qui auroit pu satisfaire son amour-propre, ni par les embarras qui résultèrent pour lui de déplacemens occasionnés par la révolution, ni même par sa séparation d'avec son fidèle Burnens. Il lui falloit un autre aide. Sa femme lui en servit d'abord; puis son fils, Pierre Huber, qui dès lors s'est acquis une juste célébrité dans l'histoire des mœurs des fourmis et de plusieurs autres insectes, commença son apprentissage d'observateur en prêtant ses secours à son père. Ce fut principalement par son aide qu'il exécuta de nouvelles et laborieuses re-

(1) Un vol. in-8°, Genève. Il y en a eu une réimpression faite à Paris en 1796, en un vol. in-12°, dans lequel on a joint aux recherches d'Huber un petit traité pratique sur l'éducation des abeilles, par un anonyme.

(2) Voyez le morceau du 7^me chant du poème des *Trois Règnes*, qui commence par ces vers :
Enfin de leur hymen savant dépositaire,
L'aveugle Huber l'a vu par les regards d'autrui,
Et sur ce grand problème un nouveau jour a lui, etc.

cherches sur ses insectes favoris. Elles forment le second volume de la seconde édition de son ouvrage, publiée en 1814 et en partie rédigée par son fils.

L'origine de la cire étoit alors un point de l'histoire des abeilles débattu par les naturalistes : quelques-uns avoient dit, mais sans en donner des preuves suffisantes, qu'elles la fabriquoient avec le miel ; Huber, qui avoit déjà heureusement débrouillé l'origine de la *propolis*, confirma cette opinion sur celle de la cire par de nombreuses observations, et montra en particulier, avec l'aide de Burnens, comment elle s'échappe sous forme de lames entre les anneaux de leur abdomen ⁽¹⁾. Il se livra à des recherches laborieuses, pour reconnoître comment les abeilles la préparent pour leurs édifices ; il suivit pas à pas toute la construction de ces merveilleuses ruches qui semblent résoudre par leur perfection les problèmes les plus délicats de la géométrie ; il assigna le rôle que joue dans cette construction chaque classe d'abeilles, et suivit leurs travaux depuis le rudiment de la première cellule jusque au perfectionnement complet du gâteau. Il fit connoître les ravages que le *sphinx atropos* exerce dans les ruches où il s'introduit ⁽²⁾ ; il tenta même de débrouiller l'histoire des sens des abeilles, et en particulier de rechercher le siège de ce sens de l'odorat dont toute l'histoire des insectes démontre l'existence, tandis que leur structure n'en laisse pas encore fixer l'organe avec certitude. Enfin, il se livra à des recherches curieuses sur la respiration des abeilles ; il prouva d'abord par plusieurs expériences, que ces insectes consomment du gaz oxygène comme les autres animaux. Mais comment l'air peut-il se renouveler et conserver toute sa pureté dans une ruche enduite de mastic et close de toutes parts, sauf l'étroit orifice qui lui sert de porte ? Ce problème exerça toute la sagacité de notre observateur, et il vint à reconnoître que les abeilles, par un mouvement particulier de leurs ailes, agitent l'air de manière à déterminer son renouvellement ; après s'en être assuré par l'observation directe, il prouva encore son opinion en imitant cet effet au moyen d'une ventilation artificielle.

Ces expériences sur la respiration exigeoient quelques analyses de l'air des ruches, et cette circonstance mit Huber en rapport avec Senebier qui s'occupoit beaucoup de recherches analogues sur les végétaux. Parmi les moyens qu'Huber avoit d'abord imaginés pour reconnoître la nature de l'air des ruches, étoit celui d'y faire germer certaines graines, se fondant sur une opinion vague que les graines ne germent pas dans un air trop dépouillé d'oxygène. Cette expérience, imparfaite pour le but direct qu'il se proposoit, fit naître chez les

(1) Les travaux d'Huber sur ce sujet parurent en 1804 dans la *Bibliothèque Britannique*, sous le titre de *Premier Mémoire sur l'origine de la cire*, Sc. et Arts, T. XXV, p. 59 ; mais ils ont été repris et développés dans la seconde édition de ses recherches.

(2) Cette partie de ses recherches avoit déjà paru dans la *Biblioth. Britan.* en 1804, T. XXVII, pp. 275 et 358, sous le titre de *Lettre à Mr. Pictet*.

deux amis l'idée de s'occuper de recherches sur la germination ; et ce qu'il y eut de curieux dans cette association d'un clairvoyant et d'un aveugle, c'est que le plus souvent c'étoit Senebier qui indiquoit les expériences, et Huber qui, privé de la vue, les exécutoit. Leurs travaux ont été publiés, en leur nom commun, sous le titre de *Mémoire sur l'influence de l'air dans la germination des graines* (1 vol. in-8°, Genève 1801). Ils y ont très bien démontré la nécessité du gaz oxygène dans la germination, les proportions entre lesquelles ce phénomène peut avoir lieu, l'impossibilité de le faire réussir dans les milieux dépourvus de gaz oxygène libre, et la formation d'acide carbonique qui résulte de la combinaison de cet oxygène avec le carbone de la graine. Au reste, cet ouvrage, conçu principalement par Senebier et rédigé par lui, porte peu le cachet d'Huber, et il est évident qu'en s'éloignant de ses chères abeilles il avoit mis moins d'intérêt à d'autres recherches.

Cette persévérance d'une vie entière sur un objet donné est un des traits caractéristiques d'Huber, et probablement l'une des causes de ses succès. Les naturalistes se partagent, d'après leurs goûts et souvent d'après leur position, en deux séries ; les uns aiment à embrasser l'ensemble des êtres, à les comparer entre eux, à saisir les rapports de leur organisation, et à en déduire leur classification et les lois générales de la nature ; ce sont nécessairement ceux qui ont à leur disposition de vastes collections, et pour la plupart, ils habitent dans les grandes villes ; il en est d'autres qui se plaisent à l'étude approfondie d'un sujet donné, qui le considèrent sous toutes ses faces, le scrutent jusque dans ses détails les plus intimes et en suivent avec patience les moindres particularités ; ceux-là sont en général des observateurs sédentaires et isolés, vivant loin des collections, loin des grandes villes. On peut reprocher aux premiers qu'à force de s'occuper de l'ensemble, ils négligent quelquefois les détails ; on peut reprocher aux seconds que, circonscrits dans un cercle trop bornés, ils s'en exagèrent l'importance et ne jugent pas sainement le rôle des détails dans l'ensemble. Mais ces reproches réciproques sont réellement oiseux. L'histoire naturelle a besoin de ces deux classes d'hommes, tout comme l'architecte a besoin du tailleur de pierre pour lui préparer des matériaux, et le tailleur de pierre a besoin de l'architecte pour faire un édifice raisonné.

Huber se classe évidemment dans l'école des observateurs spéciaux ; sa position, son infirmité l'y retenoient, et il s'y est acquis un rang honorable par la sagacité et la précision de ses recherches ; mais on sent facilement en lisant ses ouvrages, que sa brillante imagination le portoit vers les idées générales. Dépourvu de termes de comparaison, il les cherchoit dans cette théorie des causes finales, qui plaît à tous les esprits étendus et religieux, parce qu'elle semble rendre raison d'une foule de faits, mais dont on sait que l'emploi est

souvent propre à égarer ; on doit lui rendre cette justice que l'usage qu'il en a fait a toujours été contenu dans les bornes de l'observation et du doute philosophique. Il avoit dès sa jeunesse puisé ce genre d'idées dans la *Théologie naturelle* de Derham et dans les écrits de son ami Ch. Bonnet ; elles s'étoient facilement naturalisées chez cette âme sensible et élevée, qui aimoit à admirer l'Auteur de la Nature dans l'harmonie de ses œuvres.

Son style est en général clair et élégant ; sans cesser d'avoir la précision qui convient au genre didactique, il participe au genre d'agrément qu'une imagination poétique sait répandre sur tous les sujets ; mais ce qui le désigne surtout, parce qu'on s'y attend moins, c'est qu'il décrit les faits d'une manière tellement pittoresque qu'en le lisant on croit voir soi-même les objets que l'auteur, hélas, n'a pas vus ! En réfléchissant à cette singulière qualité du style descriptif d'un aveugle, j'ai cru m'en rendre raison en pensant aux efforts qu'il avoit dû faire pour coordonner les récits de ses aides et s'en faire une image complète. Nous autres, qui jouissons souvent avec tant d'insouciance, de ce sens précieux, auquel nous devons de saisir à la fois tant d'objets divers et tant de parties d'un même objet, nous négligeons souvent d'étudier quelle est celle de ces parties qui domine les autres et doit tenir le premier rang dans l'exposition ; nous risquons donc fréquemment que cette exposition soit confuse, précisément parce que notre impression des objets est simultanée et sans effort. Mais Huber étoit obligé d'écouter avec attention les récits des autres, de les classer avec méthode, de se refaire une image de l'objet par ses propres conceptions ; et sa narration écrite après cette laborieuse opération, fait passer notre esprit par toutes les phases qui ont éclairé le sien. J'oserai dire encore qu'on trouve dans ses descriptions un sentiment d'artiste, à tel point que je n'ai aucun doute que, s'il eût conservé la vue, il eût été peintre comme son père, son frère (1) et son fils.

Son goût pour les beaux-arts ne pouvant s'appliquer aux formes, se porta sur les sons ; il aimoit la poésie, mais surtout il étoit doué d'une prodigieuse disposition pour la musique. Il avoit pour elle un goût qu'on pourroit dire inné, et il en a tiré un grand secours pour les délassemens de sa vie entière ; il avoit une voix agréable et s'étoit initié dès son enfance aux charmes de la musique italienne. La manière dont il étudioit les airs mérite d'être racontée et peut devenir utile à d'autres. « Ce n'étoit point par la simple mémoire, m'écrivit son « fils, qu'il retenoit les airs ; il avoit appris de Grétry le contre-point « dans une douzaine de leçons, et en étudiant par lui-même il étoit « devenu habile harmoniste. Pour lui apprendre un air, on lui dictoit « d'abord la basse d'une phrase musicale ; il l'arrangeoit selon la

(1) M. Jean-Daniel Huber, habile peintre d'animaux.

« suite des accords ; puis venoit le chant qu'il exécutoit avec la voix ;
« une phrase ainsi ordonnée, il la savoit parfaitement, et il ne falloit
« qu'une seule fois pour l'apprendre ; on procédoit à la suivante, et
« ainsi de suite jusqu'à la fin du morceau qu'il répétoit alors d'un
« bout à l'autre sans abuser de la patience de la personne qui lui dic-
« toit : il dut beaucoup, sous ce rapport, à la complaisance de sa
« sœur. »

Ce talent pour la musique lui procura dans sa jeunesse des succès brillans, et depuis son infirmité, de douces consolations et des relations agréables ; parmi ces dernières on peut mentionner celles qu'il eut dans un âge avancé avec une femme spirituelle, qui avoit avec lui cette double sympathie d'être passionnée pour la musique et d'être aveugle.

Le désir de conserver des relations avec ses amis absens, sans avoir besoin de secrétaire, lui fit naître l'idée d'une sorte d'imprimerie à son usage ; il la fit exécuter par son domestique Claude Léchet, dans lequel il avoit développé le talent de la mécanique comme jadis celui de l'histoire naturelle dans François Burnens. Dans des cases numérotées se trouvoient de petits caractères d'impression très saillans, qu'il rangeoit dans sa main ; il plaçoit sur les lignes ainsi composées une feuille noircie avec une encre particulière, puis une feuille de papier blanc, et avec une presse que son pied mettoit en mouvement il parvenoit à imprimer une lettre qu'il plioit et cachetoit lui-même, heureux de l'espèce d'indépendance qu'il espéroit acquérir par ce procédé⁽¹⁾. Mais la difficulté de mettre cette presse en action, lui en fit bientôt abandonner l'usage habituel. Ces lettres, et des caractères d'algèbre en terre cuite, que son fils, toujours zélé et ingénieux pour lui être utile, avoit fabriqué pour lui, furent pendant plus de quinze ans une source de distractions et d'amusemens. Il jouissoit aussi du plaisir de la promenade et même de la promenade solitaire au moyen de fils qu'il faisoit tendre dans toutes les allées des campagnes qu'il habitoit. En les suivant de la main il connoissoit sa route, et de petits nœuds pratiqués de place en place l'avertissoient de sa direction et de sa position.

L'activité de son esprit lui rendoit ces distractions nécessaires ; elle eût pu le rendre le plus malheureux des hommes s'il eût été moins bien entouré : mais tous ceux qui vivoient autour de lui n'avoient d'autre pensée que de lui plaire et de suppléer à son infirmité. Doué naturellement d'une âme bienveillante, comment cette heureuse disposition, que le frottement des hommes détruit trop souvent, ne se seroit-elle pas conservée en lui ? Il ne recevoit de tout ce qui l'entouroit que des services et des égards. Le monde pratique, ce

(1) Je dois ce détail, ainsi que d'autres cités, çà et là, à son neveu M. J. Huber, qui se distingue par son talent pour la littérature.

monde hérissé de tant de petites aspérités, avoit disparu pour lui. On soignait sa maison, sa fortune, sans l'en embarrasser. Etranger aux fonctions publiques, il ignoroit une grande partie des embarras des affaires, des ruses et des fraudes des hommes. Ayant pu rarement, et sans qu'on eût droit de le lui reprocher, être utile aux autres, il n'avoit jamais éprouvé tout ce que l'ingratitude offre d'amer. La jalousie même se taisoit, malgré ses succès, devant son infirmité. On lui savoit gré d'être heureux, comme d'une vertu, dans une position où tant d'autres se seroient livrés à des regrets continuels. Les femmes lui apparoissoient toutes, pourvu que leur voix fût douce, comme il les avoit vues à dix-huit ans. Son âme a donc toujours conservé cette fraîcheur d'imagination, cette candeur des sentimens de l'adolescence qui en fait le charme et le bonheur ; aussi aimoit-il la jeunesse, qui, plus que l'âge de l'expérience, se trouvoit en accord de sentimens avec lui ; jusqu'à la fin de sa vie il a pris goût à diriger les études des jeunes personnes et avoit au plus haut degré l'art de leur plaire et de les intéresser. Quoiqu'averse de liaisons nouvelles il n'abandonnoit jamais ses anciennes amitiés. « *Une chose que je n'ai jamais pu apprendre*, disait-il dans son extrême vieillesse, *c'est à désaimer* ». Ainsi de vraies compensations, tirées de sa position même, s'étoient présentées à lui dans son malheur, et il avoit eu le bon esprit de les apprécier et de savoir en jouir. Il semble même qu'il craignoit, ou la perte de bien des illusions, ou l'excitation d'espérances qui pourroient être déçues, car il a toujours repoussé les idées qui lui ont été quelquefois offertes, de lui rendre une partie de la vue en opérant l'un de ses yeux qui paroissoit attaqué d'une simple cataracte ; l'autre l'étoit en même temps d'une goutte-sereine qui le rendoit incurable.

Loin de moi cependant l'idée d'attacher trop de prix aux compensations qu'il trouvoit lui-même dans son infirmité, et de n'avoir pas senti tout ce que sa philosophie avoit de noble et de courageux. Il ne parloit jamais le premier de son malheur et écartoit volontiers ce genre d'idées. Il ne se plaignoit jamais, et son âme forte et vive avoit mis le courage de la résignation, et je dirai presque la gaîté, au rang de ses premiers devoirs.

Sa conversation étoit en général aimable et gracieuse ; il plaisantoit avec légèreté, n'étoit étranger à aucune connoissance, et aimoit à s'élever aux idées les plus graves et les plus importantes, comme à descendre au badinage le plus familier ; il n'étoit pas savant dans le sens ordinaire du mot, mais en plongeur habile il touchoit le fond de chaque question par une espèce de tact et une sagacité d'esprit qui suppléaient au savoir. Lorsqu'on lui parloit d'objets qui intéressoient sa tête ou son cœur, sa belle figure s'animoit d'une manière particulière, et la vivacité de sa physionomie sembloit, par une magie mystérieuse, animer jusqu'à ces yeux depuis si long-temps condamnés aux ténèbres. Le son de sa voix avoit alors quelque chose de solennel.

J'ai compris maintenant, me disoit un jour un homme d'esprit qui venoit de le voir pour la première fois, *j'ai compris comment les peuples dans leur jeunesse ont accordé volontiers à la cécité la réputation d'une inspiration surnaturelle.*

Huber a passé les dernières années de sa vie à Lausanne, soigné par sa fille M^{me} de Molin. De loin en loin il a encore donné quelque suite à ses travaux. La découverte des abeilles sans aiguillon, faite aux environs de Tampico par le Capit. Hall, excita son intérêt, et il eut une vive jouissance quand son ami le Prof. Prevost fut parvenu à lui faire arriver, d'abord quelques individus, puis une ruche même de ces insectes. Ce fut là le dernier hommage qu'il rendit à ses anciennes amies, auxquelles il avoit dévoué tant de recherches laborieuses, auxquelles il avoit dû de la célébrité, et ce qui vaut mieux, du bonheur : on n'a, après lui, rien ajouté d'essentiel à leur histoire. Les naturalistes doués de la vue n'ont rien trouvé d'important à joindre aux observations de celui de leur confrère qui en étoit privé.

Huber a conservé ses facultés jusqu'au dernier jour. Il a été aimable et aimant jusqu'à la fin. Agé de 81 ans il écrivoit à l'une de ses meilleures amies : « *Il est des moments où il est impossible de tenir les bras croisés, c'est lorsqu'en les écartant un peu l'un de l'autre on peut dire à ceux qu'on aime tout ce qu'ils vous ont inspiré d'estime, de tendresse et de reconnaissance..... Je ne dis qu'à vous, ajoutoit-il plus bas, que la résignation et la sérénité sont des biens qui ne m'ont pas été refusés.* » Il écrivoit ces lignes le 20 décembre dernier ; le 22 il n'étoit plus ; sa vie s'étoit exalée sans douleurs et sans agonie entre les bras de sa fille.

J'ai toujours admiré la sagacité de ses recherches, la persévérance de sa volonté, son amour pour la vérité, sa résignation douce et stoïque à la fois. J'ai aimé son aimable conversation et son caractère bienveillant. De son vivant j'ai consacré son nom à la reconnaissance des naturalistes en l'imposant à un genre d'arbres élégans du Brésil ⁽¹⁾ : aujourd'hui j'ai cherché à rendre un dernier hommage à sa mémoire ; je serai heureux si ceux qui l'ont aimé et connu trouvent son portrait ressemblant, si les jeunes gens voient par cet exemple ce que peut l'opiniâtreté dans la direction et la concentration du travail, et surtout si les infortunés atteints du même malheur apprennent, par l'exemple d'Huber, à ne point se décourager sur leur position et à imiter son admirable philosophie.

(1) *Huberia laurina*. Mémoire sur les Mélastomées, p. 64, pl. 40^e. Prodr. 3, p. 467.